

Le peu d'existence

Luc Rasson, Franc Schuerewegen

« C'est infime, mais c'est quelque chose !... »
Céline, *Entretiens avec le Professeur Y*

.....
.....
..... tu as raison de dire que la question est de partout est de toujours, qu'elle traverse d'un bout à l'autre l'histoire de nos pratiques esthétiques. Je crois néanmoins que quelque chose de fondamental et de proprement irréversible a lieu quand apparaît vers 1830 celui que j'ai envie d'appeler l'écrivain *micrographe*...

- ?

- Celui qui fait du détail sa chose, affirmant que c'est sur elle qu'il choisit désormais de s'appuyer afin de revendiquer sa place dans le siècle, afin de se situer institutionnellement dans la société nouvelle qui est en train de se construire...

- Tu penses à Balzac ou, plutôt, à Félix Davin, porte-parole de Balzac dans l'« Introduction aux *Études de mœurs au XIX^e siècle* » (1834) ?

- Entre autres, oui. Le texte de Davin est une sorte de manifeste du détail *nouveau genre* qui apparaît quand prend fin l'époque des grandes révolutions : « Autrefois, tout était en saillie, aujourd'hui tout est en creux¹. » Il y a quelque chose de

profondément nostalgique dans ce constat qui est aussi un mot d'ordre. « Les types s'effacent », écrit Davin, « rien n'est plus tranché. » Que nous reste-t-il donc, à nous autres, écrivains, sinon ce sens aigu et presque douloureux de l'infiniment petit, de ce que ne perçoivent pas « les yeux vulgaires », de ce qui n'est perceptible que par nos yeux, seule façon de continuer à donner du sens aux choses, à essayer de mieux comprendre ce qui nous arrive, ce qui nous inquiète aussi ?

– Le monde appartient à celui qui est capable de « faire ressortir d'imperceptibles différences » ?

– C'est cela, oui, il n'y a plus de différences, il n'y en a *presque* plus, il faut désormais « entrer intimement dans l'examen des détails ». La plume est un scalpel mais aussi une sorte de loupe. Et il s'agit de marcher contre le siècle, de s'inscrire en faux contre cette impression proprement inquiétante et *unheimlich* qu'on voit partout la même chose, les « mêmes physionomies »...

– Tu relies donc l'apparition du détail *nouveau genre* et le principe de l'égalité ?

– Et de l'uniformité aussi. L'écrivain micrographe part de l'idée que tout fout le camp et qu'il faut absolument faire quelque chose pour stopper la dégradation, pour sauver les meubles... Il s'appuie dès lors très stratégiquement sur la valorisation du « petit fait vrai »... À ses lecteurs, il dit plus ou moins ceci : rassurez-vous, ce qui a existé existe encore, il y a encore du sens, nous avons encore une chance ; seulement, tout est devenu nettement moins visible ; et vous avez besoin de moi pour le voir.

– C'est ce qui explique, chez Balzac, la figure de l'écrivain-archéologue, ou de l'écrivain-« antiquaire », l'homme du « paradigme indiciel », comme dit Ginzburg², celui qui se muera, quelques années plus tard, à partir de Poe et de Gaboriau, en herméneute policier ?

– Si tu veux, oui, tout cela est lié. Mais restons encore un instant chez Davin. As-tu remarqué que l'auteur de l'« Introduction » donne curieusement comme exemple aux micrographes *nouveau genre*, auxquels il prétend appartenir, les « vieux faiseurs de mosaïques », habiles artisans du minuscule, qui savaient, eux, gérer le détail, passer de la partie au tout et *vice versa*, construire « un ensemble plein d'unité, d'originalité et de fraîcheur » ?

– C'est presque un contresens. Le détail est une nouveauté littéraire en 1834. Et pour dire la nouveauté, Davin a recours au paradigme ancien.

– Exactement. La métaphore des « faiseurs de mosaïque » montre bien ce qui fait problème dans le raisonnement de ce malheureux Félix. Il dit : le détail est désormais le seul élément qui nous reste, à nous, artistes, pour donner un sens à ce que nous voyons. Mais les modernes ne seront jamais aussi forts que les anciens et ce sont eux les *vrais* spécialistes de la *micrologie* : ils n'ont pas perdu de vue, eux, le principe de cohérence, ils n'étaient point menacés par le risque d'éparpillement...

– Autrement dit, le raisonnement de Davin est circulaire : rien n'est plus comme avant, faisons donc comme avant ?

– Voici ma thèse sur le détail : la *notion* apparaît quand la *chose* devient problématique ; si l'on commence soudain à tant causer de détails, c'est qu'on ne sait plus ce que c'est, c'est qu'on s'est rendu compte qu'il y a un problème... un problème épistémologique...

– Cela expliquerait aussi cette formule étrange, volontiers oxymorique qu'on trouve dans certaines préfaces de Balzac : « immenses détails ». Je pense à l'« Avertissement du *Gars* »³, à la deuxième préface d'*Illusions perdues*⁴...

– Tout à fait, oui. Un « détail » qui devient « immense » cesse d'être un « détail », c'est le contraire d'un détail. À la limite, Balzac et Davin se servent de la notion de détail pour désigner l'anti-détail ; pour eux, le détail est l'autre nom du tout, mais abordé de biais, de manière plus économique, à un moindre coût. Nous sommes bien évidemment très loin à ce moment de l'idée d'inessentiel, de cette notion de supplémentarité et de futilité que tu trouves dans le dictionnaire quand tu cherches le sens du mot « détail ».

– Pour l'artiste, pour l'écrivain, le détail n'est jamais un détail ?

– *Il n'est jamais qu'un tout petit peu un détail.* Ce qui m'intéresse, moi, dans l'idée de détail telle que je la vois émerger au début du XIX^e, c'est son *peu d'existence*...

– Changeons de contexte. Ce que tu viens d'affirmer à propos de Balzac, est-ce que cela vaut aussi pour Baudelaire et sa critique du détail dans l'essai de 1863 sur Constantin Guys ?

– Les choses n'ont pas changé de Baudelaire à Balzac, elles se sont seulement un peu plus accentuées, un peu plus durcies. Il existe désormais un nom pour désigner ce lieu nouveau où le siècle choisit d'interroger le détail : ce que Baudelaire appelle « la modernité ». Mais le problème est fondamentalement le même.

Comment dire le détail, si ce n'est en détournant la notion, en la ramenant à son contraire ?

– Balzac et Baudelaire, même combat ? Tu serais donc en train d'insinuer que l'effet de synthèse que produisent les dessins de Guys, effet qui est dû, d'après Baudelaire, à ce que Guys dessine de mémoire, que tout cela serait encore une fois l'« immense détail » de Balzac, mais en plus « accentué », en plus « durci » ? Explique-toi.

– Rappelle-toi le passage en question : « Plus l'artiste se penche avec impartialité vers le détail, plus l'anarchie augmente. » Et un peu plus haut dans le même texte : « Il arrive même que des hommes tels que Daumier et M. G., accoutumés dès longtemps à exercer leur mémoire et à la remplir d'images, trouvent devant le modèle et la multiplicité de détails qu'il comporte leur faculté principale troublée et comme paralysée ⁵. » C'est clair, non ? Le détail, c'est ce qui nous gêne, ce qui nous « paralyse » dans notre travail de création. Guys décide d'éliminer le détail pour dessiner *proprement*. Balzac et Davin essayent à leur manière d'évacuer ce qui dérange, par un travail sur le concept, en inventant le « détail immense », ce qui est une manière de nier que le détail existe.

– D'accord. Mais Balzac, Baudelaire, ou Maupassant, que tu ne cites pas, mais que tu pourrais citer (je pense à la préface programmatique de *Pierre et Jean*), n'ont pas inventé le détail et il faudrait parler aussi du détail des moralistes, de Montaigne, de Pascal...

– C'est en effet une idée qui revient souvent dans les *Essais*, que l'homme ne s'appartient pas, qu'il est à la merci de l'infime : un « souffle de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le faux pas d'un cheval, [...] une brouée matinière », tout cela peut suffire à le « renverser et porter par terre » ⁶.

– Le mot « détail » figure-t-il dans Montaigne ?

– Le verbe « détailler », dans le sens de découper, déchirer, oui. Mais le substantif, je ne crois pas. Le mot « détail » remonte au XII^e siècle, mais dans un sens économique. Et il faut attendre le XVII^e pour que surgisse l'acception moderne.

– Je pense à Pascal aussi, au *roseau pensant* qu'une vapeur ou une goutte d'eau suffisent pour tuer.

– Ce qui est sûr, c'est qu'à partir de Montaigne, et en passant par Pascal, il se développe un topos dont se souviendra le XIX^e siècle : *l'infiniment petit à effet maximum*. Voilà peut-être l'origine du « détail immense » balzacien. Songe à la « puissance

des mouches » évoquée par Pascal : « Elles gagnent des batailles, empêchent notre âme d'agir, mangent notre corps ⁷. » On reverra tout cela chez Balzac, chez Flaubert, chez Maupassant, dans *Les Misérables* aussi : Napoléon perd la bataille de Waterloo parce qu'il a plu la veille et que ses canons sont embourbés. Le XIX^e siècle est fasciné par le détail moraliste, ce petit rien qui est un tout. Et cette fascination ne s'évanouit pas au XX^e siècle. Tu sais que Céline se targuait d'avoir introduit l'émotion du parlé dans l'écrit. Cette « toute petite invention », c'est par l'image du métro qu'il l'illustre, ce fameux métro émotif bourré de lecteurs que l'écrivain lance à fond sur ses rails « ouvragés au poil de micron ⁸ ». La moindre scorie, le moindre infime écart, et c'en est fini de la petite musique célinienne : « Que votre métro faille d'un petit poil ! [...] c'est la catastrophe ! [...] la carambole ! d'un poil ⁹ ! ».

– Et Proust ?

– C'est, bien sur, un autre point culminant : « Même ceux qui furent favorables à la perception des vérités que je voulais ensuite graver dans le temple, me félicitèrent de les avoir découvertes au “microscope”, quand je m'étais au contraire servi d'un télescope pour apercevoir des choses, très petites en effet, mais parce qu'elles étaient situées à une grande distance, et qui étaient chacune un monde. Là où je cherchais les grandes lois, on m'appelait fouilleur de détails ¹⁰. » C'est encore le détail devenu immense, avec, en surplus, le motif de la distance. Le détail est le contraire d'un détail : une loi, un monde... Mais il faut de très bons yeux pour le voir et nous avons tous la berlue.

– Le détail selon Proust ou lorsque *le téléscripteur* prend la place du micrographe ?

– On pourrait dire cela, en effet, à condition de bien souligner que rien n'a vraiment, *fondamentalement*, changé depuis l'époque de Balzac et que nous n'avons pas quitté la logique de la modernité.

– Le détail, ce qu'« on » appelle « le détail », car Proust refuse cette appellation, ne serait donc pas une notion mais un *moment* dans un processus de perception, de compréhension ? Quelque chose est là, en train d'émerger, en train de capter notre attention. Mais nous ne savons pas ce que c'est. Et nous disons : un détail ?

– Exactement. Il faut dé-ontologiser le détail. Le détail n'est pas, juste un peu. Proust donne lui-même comme exemple d'un vrai faux détail « cette saveur de thé que je ne reconnais pas d'abord et dans laquelle je retrouve les jardins de Combray »

(lettre à Louis Robert, juillet 1913). C'est dans la fameuse scène de la madeleine. J'ai envie de comprendre, quand je lis ça : le détail est un monstre, un *horla* qui émerge, pris au moment de son émergence. Ça va venir, c'est presque là. Mais quand ce sera vraiment là, ce ne sera plus un détail, ce sera « immense ».

– Ou ce ne sera rien du tout.

– Il est vrai que tu as le choix, chez Proust, entre deux scénarios possibles : soit l'image se précise et le détail cesse d'être un détail, il a déjà rejoint le grand tout dont il fait partie et qu'il représente, qu'il incarne ; soit le télescope de l'écrivain ne parvient pas à bien capter l'image qui s'évanouit, et le détail cesse également d'être un détail, mais pour la raison inverse : tout n'aura été qu'une mesure pour rien, le temps perdu est définitivement perdu.

– Le détail n'est jamais que provisoirement un détail ?

– Affirmatif. Dès que tu l'identifies en tant que détail, tu sors de la logique micrographique ou télescopique à laquelle tu prétends adhérer.

– Il n'y a de détail que dans un contexte nostalgique, et on ne parvient à bien parler du détail que lorsqu'on en parle en termes de perte et de deuil ?

– Ou de promesse, aussi... On s'excite tout de même un peu quand on sent que *ça va venir*, que quelque chose est là qui nous sollicite. Mais je suis d'accord avec toi que c'est le travail de deuil qui domine.

– Tout cela est fort bien mais s'il est vrai qu'en matière de détail rien n'a vraiment changé depuis, mettons, Balzac ; si le détail *nouveau genre* comme tu dis n'est en somme que l'histoire d'une interminable *micro-mélancolie* ou télescopie, pourquoi est-il tant question du détail aujourd'hui ? Pourquoi est-ce *aujourd'hui* très exactement que nous vivons cette « nouvelle aura culturelle du détail » dont parle Albert Piette ¹¹ ?

– D'après Piette, il y aurait trois grandes « modalités » du détail : le détail indésirable et « polluant » des classiques (Constantin Guys serait de ce point de vue un artiste classique, ce qui est loin d'être évident à mes yeux mais passons), le détail « interprétable » et fonctionnel des modernes, et le détail « indépendant », « déconnecté » des « post-modernes ». Piette n'utilise pas ce dernier terme mais c'est bien cela à mon sens qu'il veut dire. La « nouvelle aura culturelle » à laquelle tu fais allusion serait liée à ce troisième moment.

– À l'âge de la glisse et de la désertion du sens historique, le détail signifie désormais pour lui-même, en tant que signe de l'être-là de la diversité du monde, et susceptible de produire du sens en dehors de tout rapport à ce qui est Grand et Prestigieux. Exemples : Claude Simon, Olivier Rolin, Modiano, peut-être.

– N'oublions pas que le détail n'existe que grâce à l'ensemble auquel tu l'opposes mais aussi auquel tu l'associes ! C'est bien là le principe du cercle herméneutique ! Si tu laisses tomber cette dialectique, cette tension qui est nécessaire, tu passes à autre chose, tu quittes le sujet ! Le détail déconnecté n'est plus un détail.

– Il n'y aurait donc point de « nouvelle aura culturelle du détail » ?

– La nouveauté me semble ici encore toute relative. Le détail est un détail évanescent depuis l'avènement du réalisme. Mais aujourd'hui il agonise. Et nous nous inquiétons de plus en plus sérieusement. Tu viens de citer Albert Piette. Je pense aussi aux ouvrages de Daniel Arasse, de Jean-Pierre Mourey, de Noami Schor...

– Autant d'indices que nous vivons actuellement le paroxysme de la *micro-mélancolie*, l'acmé ?

– À moins que nous soyons déjà en train de célébrer la messe funèbre...

– Le détail mis à mort par ses admirateurs même ? Tu as le goût du paradoxe !

– Pourquoi pas, après tout ? Nous n'avons pas encore parlé des effets de l'informatique, de la numérisation qui sont en réalité la chose importante à l'aube du XXI^e siècle. Rien à voir avec la littérature, penses-tu. Détrompe-toi. Tu aimes lire. As-tu déjà surfé sur le *Web* ? Drôle d'expérience pour un littéraire ! Il n'y a plus de cercle herméneutique, plus de tension entre le tout et la partie ; tu es dans une logique de l'interconnexion généralisée et sauvage. Tout est lié à tout par des *hyperliens*. Et cela se passe bien évidemment en temps réel. Cela n'a vraiment plus aucun sens de parler de détails dans ce monde-là. En cyberspace, tu peux réellement dire que le détail est mort. Tu dois établir des liens, mais tous les liens se valent, aucun « sens » ne s'impose plus fortement qu'un autre, et le processus de la compréhension se limite à cela. C'est un peu tristounet à mon avis. Je préfère, et de loin, Balzac, Flaubert, Hugo.

– Le détail est mort, vive le détail ?

– J'irai dans ce sens-là en effet. C'est peut-être l'ultime cap à franchir. La modernité est finie, qu'on le dise. Le *lamento* a assez duré. Acceptons la mort du détail pour qu'on puisse enfin commencer à le ressusciter, à le réinventer.

– Qu'attends-tu ?

– Cher ami, j'ai déjà commencé.

Notes

1. Balzac, *La Comédie humaine*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1976, t. I, p. 1154.
2. Carlo Ginzburg, « Signes, traces, pistes », *Le débat*, 6 novembre 1980, p. 2-44.
3. *La Comédie humaine*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1977, t. VIII, p. 1667-1683.
4. *La Comédie humaine*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1977, t. V, p. 117.
5. Baudelaire, *Œuvres complètes*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1976, t. II, p. 698.
6. Montaigne, *Œuvres complètes*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1962, p. 453-454.
7. Pascal, *Pensées*, Garnier Frères, Paris, 1964, p. 165.
8. Céline, *Entretiens avec le professeur Y*, dans *Romans*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1993, t. IV, p. 541.
9. *Ibid.*
10. Proust, *À la recherche du temps perdu*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, t. IV, p. 618.
11. *Ethnographie de l'action*, Métailié, Paris, 1996, p. 18.